

(English page 5)

- Au sujet des différents scénarios de vie et d'intervention en fonction du temps passé à bord et du nombre de personnes embarquées
- Au sujet des projets que l'on peut développer sur l'accompagnement, la signalétique, le récit, l'espace.

Quel est le désir d'expression des rescapés, comment l'appréhender ?

Ce qui prévaut à l'arrivée c'est le choc. Systématiquement, c'est par un long temps de silence que commence la vie à bord.

Le désir d'expression et le désir de dialogue dépendent donc du temps passé à bord. Petit à petit, si le temps le permet, ré-émerge la possibilité d'une présence à soi, à l'autre.

Quelles dynamiques de groupe à bord ?

Une dynamique se crée en fonction de divers facteurs, mais rarement à l'échelle de tout le navire. Cette dynamique existe et se développe en fonction des histoires qui ont eu lieu à bord des embarcations, voire sur les territoires en amont de la traversée.

Des micro-sociétés se recrée à bord assez rapidement, de manière automatique, en fonction de l'histoire de chacun, de la provenance, de l'origine.

Quelle possibilité de communication avec les territoires à bord.

SOS Méditerranée ne peut fournir un accès Internet aux rescapés d'abord pour une raison économique : cela coûte 30 000 euros par mois pour l'obtention d'un réseau wifi pour 300 personnes ; actuellement sur l'Ocean Viking, il y a une capacité de liaison pour 50 personnes, réservée donc aux membres de l'équipage.

Un second point est crucial : on n'autorise pas de liaison avec le territoire de destination pour éviter qu'un seul individu à bord soit un intermédiaire avant la décision de l'équipage de se relier au territoire pour transmettre une information.

Nous ne pouvons donc pas imaginer mettre à disposition des rescapés un réseau et des téléphones.

Comment voyez-vous l'idée que l'on puisse augmenter le nombre de couvertures pour les rescapés ?

Avoir un stock très large de couverture est important, ceci doit permettre que la couverture ne soit plus un objet de tension. Aujourd'hui c'est le cas, et le vol ou la perte sont très courantes.

Mais ceci implique un budget opérationnel conséquent, et ça pose la question de la présence d'une laverie et des certifications d'hygiène qui vont avec, surtout à l'heure de la pandémie.

Il est sans doute important de penser à une extension possible de cet objet (une couverture de jour ; une couverture de nuit ; une écharpe ; un porte bébé – actuellement les mères utilisent des serviettes). Mais il faut faire attention à ce que cet objet, comme beaucoup d'autres, ne soit pas détourné de sa fonction pour se porter atteinte ou porter atteinte à d'autres (se pendre, s'étrangler, s'attacher, etc).

Enfin, il faut parvenir à penser ces questions en évitant l'étiquetage, les règles, l'identification des personnes pour la distribution des objets, etc : à bord, on essaie d'imposer le moins de règles possibles, et il faut tenir cette vision globale.

Quel est le lien aux objets, quels sont les attachements affectifs aux objets à bord ?

Le lien le plus important est celui au téléphone : on préfère avoir un téléphone que des papiers. Les personnes ont surtout besoin d'être en lien avec un proche, avec quelqu'un de la famille, et le parcours migratoire est un temps de détachement vis à vis des objets. C'est un temps aussi de perte des objets : en prison, en centre de rétention, puis dans les embarcations, les objets sont saisis, perdus, cassés. Il en est ainsi jusqu'au habits : ils sont jetés à bord, on leur donne des habits neufs. Il n'y a plus d'attachement sinon à sa peau : il faut sauver sa peau.

On donne parfois des petits carnets ou des moyens d'expression papier à bord, ce qui permet à certains d'écrire ou dessiner, de témoigner de son expérience. Mais tout cela est en général laissé à bord, et non pas apporté par les personnes. Il n'y a semble-t-il pas de nécessité de transporter avec soi le vécu de ce qui vient d'avoir lieu à bord. Mais nous essayons d'archiver cela.

Sans doute qu'il est très intéressant de poursuivre et augmenter la mise à disposition de papier, de crayon, de tableau noir, de carnets, de jeux. Et sans doute faut-il déployer les moyens de conservation de ces gestes et de ces expressions de l'histoire vécue, de cultiver cette mémoire.

Quels sont les jeux à bord ?

À bord de l'Ocean Viking, un damier est tracé à même le sol, et les rescapés jouent au dames en faisant des jetons avec des bouchons de bouteille à eau.

On fait aussi des jeux de carte, mais il faut toujours des membres de l'équipage impliqués pour jouer avec eux, et gérer les conflits, les tensions, la juste répartition des jeux, etc.

Cette disponibilité au jeu et l'envie de former des groupes pour jouer dépend toujours du temps passé à bord. D'abord a lieu le repos, et la sensation d'être en sécurité. Puis alors la présence à soi, une quiétude possible. Puis la présence aux autres, une relation pensable.

Quelles sont les éléments de signalétique et l'usage des langues à bord ?

Il y a des invariants nécessaires, cruciaux : indiquer le chemin de l'hôpital à bord ; indiquer le point de rassemblement où se retrouver en urgence en cas d'abandon du navire ; indiquer une ligne téléphonique de prise en charge psychologique à terre (c'est aujourd'hui le numéro de téléphone de la Croix Rouge en Italie)

Sur l'Ocean Viking sont en outre présents des fichiers plastifiés disposés à même les murs dans plusieurs espaces pour informer, mais c'est une information très partielle. La communication la plus importante à bord est la communication gestuelle.

L'équipage est capable de parler et traduire en français, arabe, anglais. Parfois on parvient à trouver des traducteurs de ses langues dans d'autres langues parlées par les rescapés.

On propose des mini-cours d'Italien quand c'est possible, et surtout lorsqu'on est sûr d'avoir un port italien ouvert à l'horizon. Ces cours sont réalisés de manière très précaire, ils sont improvisés sur un tableau, avec une liste très succincte de mots et phrases types en italien.

Quelles sont les extensions possibles et souhaitables en termes de signalétique ?

Il faut sans doute éviter un trop plein de signalétique pour ne pas saturer l'espace. Il faut trouver une manière d'illustrer pour que les messages soient captés facilement, sans avoir besoin d'être lus ou déchiffrés. Il faut donc surtout travailler les pictogrammes.

On pourrait avoir un outil de traduction à bord sous la forme par exemple d'une tablette à disposition de tous, avec la possibilité d'appuyer sur sa langue maternelle, sur la langue du pays d'arrivée, etc.

On pourrait développer l'outil cartographique : c'est une interface interactive très intéressante,

permettant que les rescapés se repèrent en mer. Cela peut permettre d'abord une simple manière de s'orienter, de regarder dans quel sens on va, de comprendre quel point de la côte on approche.

Quelle est la relation que peut tisser le navire avec le territoire d'arrivée ?

Préparer au débarquement, ça serait préparer à la violence de la police. Nous savons qu'à terre les personnes vont être confrontées à des prises d'empreinte, à des photographies, à des interrogatoires (sur l'identité des passeurs notamment). Nous avons les preuves de pratiques inhumaines dans les centres de rétention, mais nous ne pouvons laisser paraître ces éléments sans créer des tensions ingérables à bord. Et nous sommes des sauveteurs qui nous plaçons sous le droit maritime, et notre mission en mer ne peut avoir aucune continuité sur le rivage : nous devons rapatrier les personnes dans les ports les plus proches, et nous en tenir à cette mission, sans quoi nous serions dans l'illégalité.

Quelle est la possibilité à bord de trouver de l'isolement, quel espace pour les pratiques rituelles ?

Il y avait plus d'espace sur l'Aquarius, le précédent navire, que sur l'Océan Viking. Cela permettait plus de déplacements, de circulation, de mobilité, de points de vue.

L'équipage donne souvent la direction « l'Est », indiquant donc la bonne orientation pour prier. Le recueillement, la prière, interrogent davantage l'orientation et la temporalité (quand prier?) que l'espace, que la nécessité d'une place pour le faire. L'orientation suffit à choisir son lieu pour s'isoler. Le lien au culte est très fort : le moment de prière peut devenir collectif et réunit tout le monde dans la croyance sans distinction religieuse. Il n'y a pas de séparation de genre non plus au moment de la prière. Les groupes se forment davantage autour des activités : le chant pour les femmes ; la danse pour hommes et femmes ; la musique pour les hommes. Souvent ces activités conduisent à une fête. Les repas eux sont des moments ressource plus que des moments de convivialité.

Quelle est la place du soin à bord ?

Il y a trois équipes à bord : l'équipe Sauvetage, l'équipe Care, l'équipe prise en charge quotidienne. La réalité du Navire c'est qu'il prodigue du soin : à l'arrivée les personnes se déposent, elles tombent souvent malade à ce moment là, quelque chose lâche enfin.

Il y a un espace d'urgence médicale : un médecin, deux infirmières et une sage-femme composent l'équipe en charge de cet espace.

Il n'y a pas de lieu dédié à l'écoute, à la parole. Ceci est pris en charge par l'équipage lui-même. Les besoins sont très importants en la matière, mais il manque un espace pour bien faire cela.

Les équipes à bord sont en contact constant avec les équipes à terre qui ainsi ont du soutien, obtiennent des conseils, etc. D'ailleurs un accompagnement psychologique systématique a été mis en place pour les sauveteurs après leurs missions, et on s'est rendu compte qu'il y avait un très grand besoin de soin pour les sauveteurs eux-mêmes.

Quelles sont les nécessaires extensions de cela ?

On pourrait peut-être imaginer un lien entre les rescapés arrivés et ceux à bord : du soutien, un retour d'expérience, des conseils, des informations, un lien qui puisse se créer entre ceux qui sont passés et ceux qui arrivent.

On a aussi besoin à bord de nouvelles pratiques somatiques, on le sait, on le nomme, mais on n'a pas d'espace disponible pour cela, pour accueillir d'autres soignants, pour d'autres formes d'accompagnement. C'est un réel besoin.

Nous avons aussi besoin de développer le soin aux soignants, c'est essentiel, et à bord sans doute, pour permettre aux personnes d'intervenir mieux, d'aider mieux, de sauver mieux.

Il faudrait donc peut-être multiplier les liaisons d'aide et d'écoute entre le navire et le territoire.

Quelle est la place de l'intimité à bord ?

La couverture est le principal système de contention et de protection, ce pour les adultes et les enfants. C'est un élément crucial, vital.

Il faut assurer la séparation entre femmes et hommes dans les dortoirs, même s'il y a un père, il doit rester séparé de la famille, l'homme étant devenu pour les femmes une menace, un danger potentiel, empêchant donc de trouver la tranquillité nécessaire au repos.

La question de l'intimité se pose aussi pour les membres des équipages. Parfois ils sont 2 à 3 par cabine, il n'y a aucune intimité, et c'est très éprouvant.

Quelles sont les extensions possibles ?

Dans l'espace du sommeil on pourrait retrouver des signes, des mots, des chants des pays d'origine, et trouver là, dans l'intimité, le lien avec ce qui est cher, précieux, et que l'on a quitté.

Mais il faut toujours trouver une forme de neutralité dans les messages, dans les informations présentes à bord. Il faut faire attention à ne pas saturer l'espace, à ne pas faire trop de place à nos propres croyances. Nous projetons beaucoup d'idées possiblement, mais il faut que les espaces restent vides, silencieux, pour que les personnes ne soient pas assaillies. Cette neutralité, cette retenue, sont aussi les conditions d'une possibilité d'expression. Rendre capacitaire les personnes à bord est un grand défi.

**Interview with Stéphane Broc'h, maritim manager, SOS Méditerranée
by Elsa Ricq-Amour, Caroline Gillet, Mathilde Rouiller, Silvia Dore, Eddy Terki**
11 November 2021, Centre chorégraphique national de Montpellier

- About the different scenarios of life and intervention according to the time spent on board and the number of people on board
- About the projects that can be developed on accompaniment, signage, narrative, space.

What is the desire of the survivors to express themselves, how do we apprehend it?

What prevails on arrival is shock. Life on board systematically begins with a long period of silence. The desire to express oneself and the desire for dialogue therefore depend on the time spent on board. Little by little, if time permits, the possibility of being present to oneself and to others re-emerges.

What are the group dynamics on board?

A dynamic is created according to various factors, but rarely on the scale of the whole ship. This dynamic exists and develops according to the stories that have taken place on board the boats before joining the Ocean Viking, or even in the territories before the crossing.

Micro-societies are re-created on board quite quickly, automatically, according to the history of each person, their origin.

What possibility of communication with the territories on board.

SOS Méditerranée cannot provide Internet access to the survivors, firstly for economic reasons: it costs 30,000 euros per month to obtain a wifi network for 300 people; currently on the Ocean Viking, there is a connection capacity for 50 people, which is therefore reserved for the crew.

A second point is crucial: we do not authorise a link with the destination territory to avoid a single individual on board being an intermediary before the crew decides to connect to the territory to transmit information.

We cannot therefore imagine providing survivors with a network and telephones.

How do you see the idea of increasing the number of blankets for the survivors?

It is important to have a very large stock of blankets, so that blankets are no longer an object of tension. Today this is the case, and robbery or loss is very common.

But this implies a substantial operational budget, and it raises the question of the presence of a laundry and the hygiene certifications that go with it, especially at the time of the pandemic.

It is undoubtedly important to think about a possible extension of this object (a day blanket; a night blanket; a sling; a baby carrier - currently mothers use towels). But we must be careful that this object, like many others, is not diverted from its function to harm itself or others (hanging, strangulation, tying, etc.).

Finally, we must manage to think about these issues while avoiding labelling, rules, identification of people for the distribution of objects, etc. On board, we try to impose as few rules as possible, and we must maintain this global vision.

What is the link to objects, what are the emotional attachments to objects on board?

The most important link is to the telephone: they prefer to have a telephone than papers. People especially need to be connected with someone close to them, with someone in the family, and the migration is a time of detachment from objects. It is also a time of loss of objects: in prison, in the detention centre, then on the boats, objects are seized, lost, broken. This is how it is, until they are dressed: they are thrown on board, they are given new clothes. There is no more attachment except to one's skin: one must save one's skin.

Sometimes small notebooks or means of paper expression are given on board, which allows some to write or draw, to testify to their experience. But all this is generally left on board, and not brought by the people. There seems to be no need to carry the experience of what has just taken place on board. But we try to archive this.

It is undoubtedly very interesting to continue and increase the provision of paper, pencils, blackboards, notebooks and games. And without doubt we need to deploy the means to preserve these gestures and these expressions of lived history, to cultivate this memory.

What are the games on board?

On board the Ocean Viking, a checkerboard is laid out on the floor, and the survivors play checkers by making tokens out of water bottle caps.

Card games are also played, but it is always necessary to have crew members involved to play with them, and to manage conflicts, tensions, the fair distribution of games, etc.

This readiness to play and the desire to form groups to play always depends on the time spent on board. First comes the rest, and the feeling of being safe. Then there is presence to oneself, a possible quietude. Then presence with others, a thinkable relationship.

What are the signage elements and the use of languages on board?

There are some necessary, crucial invariants: indicating the way to the hospital on board; indicating the assembly point where one must meet in an emergency in case of abandonment of the ship; indicating a telephone line for psychological care on land (today it is the telephone number of the Red Cross in Italy)

On the Ocean Viking there are also laminated files on the walls in several areas to provide information, but this is very partial information. The most important communication on board is gestural communication.

The crew is able to speak and translate in French, Arabic and English. Sometimes we manage to find translators from these languages into other languages spoken by the survivors.

Mini Italian courses are offered when possible, and especially when we are sure that an Italian port is open on the horizon. These courses are carried out in a very precarious way, they are improvised on a blackboard, with a very succinct list of typical words and phrases in Italian.

What are the possible and desirable extensions in terms of signage?

We should probably avoid too much signage so as not to saturate the space. We need to find a way of illustrating so that the messages are easily understood, without having to be read or deciphered. We must therefore certainly work on pictograms.

We could have an on-board translation tool in the form, for example, of a tablet available to everyone, with the possibility of using one's mother tongue, the language of the country of arrival, etc.

We could develop the mapping tool: it is a very interesting interactive interface, allowing survivors to find their bearings at sea. It can be a simple way of orientating oneself, looking in which direction we're going, understanding which point of the coast we are approaching.

What is the relationship that the ship can establish with the territory of arrival?

To prepare for disembarkation would be to prepare for police violence. We know that on land, people will be confronted with fingerprinting, photographs, interrogations (about the identity of the smugglers in particular). We have evidence of inhumane practices in detention centres, but we cannot let these elements appear without creating unmanageable tensions on board. And we are rescuers who place ourselves under maritime law, and our mission at sea cannot have any continuity on the shore: we must repatriate people to the nearest ports, and stick to this mission, otherwise we would be illegal.

What is the possibility on board for ritual practices?

There was more space on the Aquarius, the previous ship, than on the Viking Ocean. It allowed for more movement, circulation, mobility, views.

The crew often points in the direction of «the East», thus indicating the right direction to pray. Recollection, prayer, is more about orientation and temporality (when to pray?) than about space, than about the need for a place to do it. Orientation is enough to choose a place to isolate oneself.

The link to worship is very strong: the moment of prayer can become collective and unite everyone in belief without religious distinction. There is no gender separation at the time of prayer either. Groups are formed more around activities: singing for women; dancing for men and women; music for men. Often these activities lead to a party.

Meals are more of a resource than a time for socialising.

What is the role of care on board?

There are three teams on board: the rescue team, the care team and the daily care team. The reality of the ship is that it provides care all the time: on arrival, people drop off, they often fall ill at that moment, something finally gives way.

There is a medical emergency area: a doctor, two nurses and a midwife make up the team in charge of this area.

There is no place dedicated to listening and talking. This is taken care of by the crew itself. There is a great need for this, but there is no space to do this properly.

The teams on board are in constant contact with the shore teams, who thus have support, obtain advice, etc. Moreover, systematic psychological support has been set up for the rescuers after their missions, and we realised that there was a great need for care for the rescuers themselves.

What are the necessary extensions of this?

We could perhaps imagine a link between the survivors who have arrived and those on board: support, feedback, advice, information, a link that can be created between those who have passed and those who are arriving.

We also need new somatic practices on board, we know this, we name it, but we don't have the space available for this, to welcome other carers, for other forms of support. This is a real need.

We also need to develop care for carers, it's essential, and on board no doubt, to enable people to intervene better, to help better, to save better.

We should therefore perhaps increase the number of help and listening links between the ship and the territory.

What is the place of privacy on board?

The blanket is the main restraint and protection system, for adults and children. It is a crucial, vital element.

It is necessary to ensure the separation of women and men in the dormitories, even if there is a father, he must remain separate from the family, as the man has become a threat, a potential danger,

preventing the women from finding the necessary tranquillity to rest.

The question of privacy also arises for the crew members. Sometimes there are 2 or 3 of them per cabin, there is no privacy, and it is very difficult for the daily life.

What are the possible extensions?

In the space of sleep, people could find signs, words, songs from the countries of origin, and find there, in the intimacy, the link with what is dear, precious, and which they have left.

But we must always find a form of neutrality in the messages, in the information on board. We have to be careful not to saturate the space, not to give too much space to our own beliefs. We may project a lot of ideas, but the spaces must remain empty, silent, so that people are not overwhelmed.

This neutrality, this restraint, are also the conditions for the possibility of expression. Making the people on board capable is a great challenge.